

Les parlers comtois et leurs frontières

Entretien entre

Jean-Paul COLIN¹ et Denise Dromard-Montredon

Denise Dromard-Montredon : Il y a des années de cela, Jacques Montredon avait présenté – dans le cadre du cercle Condorcet – un exposé sur les langues régionales et avait à ce titre mentionné le franc-comtois d’après un classement établi par le linguiste Bernard Cerquiglini², ce qui avait eu comme effet de vous faire réagir assez vivement.

Vous nous aviez précisé alors qu’en Franche-Comté, on comptait trois parlers régionaux : le franco-provençal dans le sud du Jura, un dialecte d’oïl influencé par le bourguignon en région de plaine et enfin le parler de la région de Montbéliard plus au nord caractérisé par une influence germanique.

Pouvez-vous nous préciser si ces trois parlers sont le fait d’une frontière géographique ?

1. Jean-Paul Colin : voir Bio-bibliographie des auteurs.

2. Bernard Cerquiglini est un linguiste français, ancien élève de l’École normale supérieure de Saint-Cloud. Pendant sa carrière, il a enseigné à l’Université Paris 7 et dans diverses universités étrangères. Depuis 2007, il est le Recteur de l’Agence universitaire de la Francophonie. Auparavant, il a occupé successivement plusieurs postes de responsabilités auprès des autorités publiques françaises : directeur de l’Institut national de la langue française, vice-président du Conseil supérieur de la langue française, délégué général à la langue française et aux langues de France, directeur des écoles au ministère de l’Éducation nationale, président de l’Observatoire national de la lecture. Il a été également chargé d’une mission sur la réforme de l’orthographe, d’un rapport sur la féminisation des noms de métiers et d’une mission sur les langues régionales en France.

Jean-Paul Colin : Les frontières sont naturelles en ce sens qu'il y a des facilités de circulation et de déplacements qui font que les patois et les dialectes se déplacent plus facilement dans certaines régions que dans d'autres. J'ai connu des petits villages du Haut Jura comme Les Bouchoux, où l'hiver était si rigoureux et les moyens de communication si mauvais que les hommes ne bougeaient pas beaucoup. Il y avait beaucoup d'endogamie. Les gens ne sortaient pas de chez eux. Leur culture était circulaire et repliée sur elle-même. Ils fonctionnaient en vase clos et cela crée évidemment un parler particulier. La distinction ici est géographique et, comme je l'ai dit, liée aux moyens de déplacements.

Il y a aussi une distinction qui se fait par l'histoire, l'héritage, les invasions. En Haute-Saône où j'habite et dans le Jura, il y a des différences de terminaisons de noms de villages (Avrigney, Ougney, etc.), dans d'autres coins il y aura d'autres terminaisons et cela correspond aux Burgondes, aux Alamans, etc. Donc dans la toponymie, on trouve déjà les différenciations de langues.

Plutôt que de langues ou de dialectes, là il faut le terme de « parlars » : parlars ruraux, parlars urbains. Même le patois, c'est un peu suspect parce que c'est un terme péjoré, méprisant. C'est un anglais du reste, John Orr, qui a donné une origine du patois qui se rattacherait à *patte*. Il fait dériver le mot *patois* de l'ancien français *patoier*, “gesticuler (comme les sourds-muets), se comporter, manigancer”. Le patois serait donc une sorte de gesticulation, de comportement grossier, d'où un langage maladroit.

Le dialecte, c'est encore autre chose parce que c'est le regroupement d'un certain nombre de patois qui ont des traits communs. On peut parler de dialectes bourguignons, picards, champenois, qui sont de véritables langues régionales avec leur lexique, leur syntaxe et leur littérature. Ce qui semble intéressant à relever, c'est que le patois ou le parler régional est essentiellement oral – il n'y a pas d'écrit, pas de littérature – tandis que les dialectes ont connu de

grandes littératures. Ainsi le roman de *Guillaume de Dole* au XIII^e siècle par Jean Renart, qui est écrit dans un dialecte jurassien.

D. D.-M. : Pour ce qui est du franco-provençal, est-ce qu'on connaît précisément sa frontière en Franche-Comté ?

J.-P. C. : La zone franco-provençale (« inventée » vers 1870 par le dialectologue italien Ascoli) est un vaste triangle qui s'étend de Vichy à Neuchâtel au nord jusqu'à Briançon au sud et qui inclut linguistiquement la Suisse romande et le Val d'Aoste.

En Franche-Comté, la limite, ça devait être la Loue qui est aussi la limite de la ligne de démarcation pendant la guerre. Ce qui est très curieux à mentionner, c'est que les Allemands, avec la ligne de démarcation dans toute la France, avaient pratiquement retrouvé le clivage entre langue d'oc et langue d'oïl. La Loue correspond depuis très longtemps à une sorte de frontière intérieure, sur le plan linguistique tout au moins. Au nord, on peut parler, comme le fait Henriette Walter, de franc-comtois, dialecte d'oïl influencé par le bourguignon, et au sud, c'est de franco-provençal qu'il s'agit. Et encore, le franc-comtois n'est pas uniforme puisque le pays de Montbéliard emploie de nombreux mots ayant subi l'influence germanique.

D. D.-M. : Quelle est l'influence du bourguignon sur le parler comtois ?

J.-P. C. : Le bourguignon, pour moi, c'est un parler de la Côte-d'Or mais pas vraiment de la Haute-Saône. Il y a des influences du bourguignon : de prononciation, d'accentuation. Les Bourguignons roulent les *R*, mais, autant que je me souviene, en Franche-Comté, on ne roulait pas beaucoup les *R*. Il y a le bourguignon au nord de la Franche-Comté, à l'ouest il y a le lyonnais, le bressan, qui sont des succédanés du franco-provençal, qui tirent les parlers vers autre

chose. C'est pourquoi le franc-comtois est tellement complexe qu'on ne peut pas parler de franc-comtois, à mon avis, c'est une erreur, c'est un conglomérat de quantités d'influences. D'autant plus que, lorsqu'on parle de parler rural, quelquefois des villages éloignés de deux ou trois kilomètres n'avaient pas les mêmes mots pour certaines choses..., c'est quand même impressionnant.

D. D.-M. : Ce sont les voies de communication qui permettent la diffusion d'un parler dans une région ?

J.-P. C. : Sûrement. La disparition de l'octroi, la facilitation du commerce et puis les chemins, les routes. C'est vrai que les routes sont restées médiocres jusqu'à la conquête de Louis XIV et qu'au XVIII^e siècle il y a eu un effort considérable sur le plan routier. Tellement considérable qu'à cette époque, les diligences apportaient dans notre Franche-Comté les lettres et les paquets sûrement bien plus rapidement que la poste du XXI^e siècle !

D. D.-M. : On dit que le français est arrivé par la vallée de la Saône, où il y avait une navigation très importante...

J.-P. C. : La Saône et le Rhône ont été des vecteurs de culture extraordinaire. La circulation a été dès l'Antiquité très forte avec les cours d'eau et les voies terrestres ont eu beaucoup de retard par rapport à cela. Il y avait des chemins très médiocres, surtout en montagne dans le Jura.

D. D.-M. : Donc la diffusion d'une langue, ce sont les grandes voies de communication, la Saône...

J.-P. C. : ... et les voies romaines qui passaient par les Alpes.

D. D.-M. : Ce qui veut dire qu'entre le bas et le haut en Franche-Comté, il y a un problème de communication terrestre dû au

climat, à la médiocrité des routes, ce qui fait que les gens parlent des langues différentes.

J.-P. C. : Je crois que dans les régions de plaine, la Bresse, Dole et Lons-le-Saunier, il est plus facile de glisser vers l'Ouest avec les foires. Il y a des influences de parlers, de mots, de vocabulaire, etc., tandis qu'en montagne, les communications étaient très difficiles, on fonctionnait en circuit fermé. Donc la langue n'évoluait pas autant, il n'y avait pas d'emprunts, beaucoup moins qu'en plaine.

D. D.-M. : Mes parents sont nés dans les années 1910 pour l'un, les années 1920 pour l'autre. Ils avaient été en contact avec leurs parents, leur parenté qui étaient tous patoisants. Ils avaient des mots comtois, des tournures de phrases qu'ils utilisaient quotidiennement.

Je me souviens également, dans les années 70, d'un professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon qui avait réprimandé un étudiant assez méchamment en lui disant : « Ah, monsieur, ne parlez pas comtois ! » Cet étudiant avait des tournures de phrases qui n'avaient pas plu à ce professeur. Ce qui veut dire qu'on était encore imprégné il y a 30 ou 40 ans d'un parler régional.

J.-P. C. : Il y avait beaucoup de mots qui étaient encore utilisés par les paysans et par les bourgeois. Ces mots comtois sont du patois francisé et même du français régional, qui étaient compris et plus ou moins utilisés dans toute la région. Parmi les plus caractéristiques, on peut citer : *bouille* (hotte en bois ou en métal servant au transport de diverses denrées, lait ou raisin), *bourrioder* (maltraiter, bousculer), *bresi* (bœuf fumé), *cheni* (poussière, balayures), *cumeau* ou *goumeau* (crème liquide et sucrée qu'on verse sur certains gâteaux), *lamoï* ou *las moi* (interjection qui exprime le regret, la tristesse, l'affliction), *meton* (bloc de lait caillé

fermenté qui sert à fabriquer la cancoillotte), *montagnon* (habitant de la montagne), *patte* (chiffon), *pattier* (chiffonnier), *pochon* (cuillère à pot, louche), *rattrouper* (regrouper, rassembler, réunir), *rintri* (ratatiné, flétri), etc.

À côté de ces mots comtois, il en est d'autres qui participent de spécificités indiscutables. Par exemple, *le pignard* (peigneur de chanvre) ne peut être que jurassien, la *joux* (croupe boisée) et la *cluse* sont jurassiennes, au sens géographique large, la fête du *biou* est arboisienne, le *soufflacul* sanclaudien, le *bello* (parler des peigneurs de chanvre itinérants du Haut-Jura) et le *boucherand* (patois des Bouchoux) sont cantonnés à des domaines très limités. La *bosse* (tonneau de mesure), le *traje* (sentier, raccourci à la campagne, passage étroit en ville), le *bousbot* (sobriquet des habitants de Battant), le *cudot* (homme qui ne sait pas conduire sa barque), la *cautaine* (commère bavarde) sont typiquement bisontins.

Il y a eu une persistance assez longue des parlers locaux, mais c'est une question de contexte aussi, parce que les gens qui voulaient réussir, qui « faisaient l'école » et qui partaient pour travailler ailleurs, s'obligeaient à oublier tout ce qu'ils savaient comme mots régionaux qui auraient pu les faire suspecter d'être des ploucs.

D. D.-M. : On reconnaît assez facilement un Comtois à sa façon de parler. Une sorte de lenteur. Chez les gens éduqués et pas seulement à la campagne. Est-ce tout ce qu'il reste des parlers comtois ? Comme vous l'avez dit, c'est une question de contexte. Quand on retourne dans son village, on retrouve des mots qui ont une charge affective et quand on est dans son milieu professionnel, ce sont des mots dont on n'a plus besoin.

J.-P. C. : Je pense que les frontières s'effacent de plus en plus au profit d'une langue unique, standard et malheureusement à

l'intérieur même de la langue française, il y a un appauvrissement même chez ceux qui n'ont jamais parlé patois.

Pourquoi tout cela a disparu, pourquoi tout cela a été nivelé, c'est bien sûr la faute à la Révolution française, au nationalisme culturel et linguistique.

En 1790, il y a eu une grande enquête sur les parlers français, menée par l'abbé Grégoire, qui était un abbé jureur, républicain et qui a fait faire une description langagière de tous les patois, de tous les dialectes dans toute la France. C'était dans un but de reconnaissance et de promotion, et puis cela a été utilisé assez vite comme critère d'élimination par rapport au français parisien, au "bon français". Les enseignants, au lieu de respecter les patois et de faire des cours bilingues ou de tolérer le patois à la maison, ont réussi à faire disparaître les patois en interdisant aux enfants de le parler. Les paysans avaient des complexes. Ils étaient souvent vilipendés, raillés, donc parler français c'était pour eux une élévation sociale et c'est pour ça que les parents et les grands-parents dans les foyers petit à petit se mettaient à ne plus parler patois ou le moins possible pour que les enfants ne soient pas pénalisés à l'école. Cela a entraîné la disparition progressive des parlers régionaux au profit d'un français plus ou moins académique.

L'Académie française a une période révolutionnaire intéressante. L'édition de 1798 introduit beaucoup de nouveautés dans le français qui ne sont pas littéraires, mais cela s'est gâté par la suite. En 1830, Guizot a imposé l'école communale dans toutes les communes de France avec un enseignement un peu trop académique. Mais c'était une élévation du niveau de culture et de connaissances des jeunes. Et puis est arrivé Jules Ferry et ensuite on est arrivé jusqu'à la loi Deixonne³ en 1951 qui a été l'achèvement de la disparition des parlers ruraux à l'école.

3. 1951, Loi Deixonne : enseignement facultatif de certaines langues mais qui excluait l'alsacien, le corse et les créoles dans les Dom-Tom.

Il y a eu un autre phénomène très important : la guerre de 14. Les soldats étaient recrutés par région en 14, et comme il y a eu tout de suite beaucoup de morts, ce qui restait des régiments et des sections a été regroupé « en vrac » et les soldats d'origine paysanne se sont aperçus qu'ils ne se comprenaient plus parce qu'ils ne parlaient pas le même patois. Après 1918, on a poussé à enseigner le français pour tout le monde.

Question de frontières, on a aboli les frontières intérieures, comme l'octroi du reste, pour donner une nation unie, soudée, cohérente, un égalitarisme qui a des aspects très positifs bien sûr pour élever les connaissances mais avec un aspect très destructeur. La culture locale, la littérature locale, les contes se sont fondus dans la masse.

*Propos recueillis par Denise Dromard-Montredon
Juillet 2014*